

de ses idées et de ses expériences, elles tendent à augmenter le bien-être de sa famille.

Chez l'ouvrier des villes, l'aspect de ce qui l'environne n'excite le plus souvent que la convoitise ou les regrets ; il vit au milieu des séductions et de biens qu'ils ne posséderont jamais. Sa vie s'use dans l'atmosphère impure des ateliers ou par des travaux excessifs et parfois dangereux.

Le laboureur, lui, travaille au grand air ; à côté de la fatigue, il trouve le principe de la vie qui doit réparer ses forces, et ses travaux, toujours variés, sont toujours salutaires.

L'ouvrier dépend de son patron ou de son chef d'atelier : si le commerce va mal, on diminue son salaire, ou même on lui retire son ouvrage. Il a bientôt alors absorbé ses épargnes, souvent insuffisantes ; s'il tombe malade, il se voit forcé de recourir à l'aumône, cette dernière ressource qui semble si dure à celui qui n'a rien à donner en échange de ce qu'il reçoit.

Pour le laboureur, pas de chômage, pas de grève, pas de mort-saison. En été, comme en hiver, chaque jour lui procure un travail assuré et fructueux ; il n'a jamais d'inquiétude pour sa subsistance du lendemain. S'il tombe malade, il trouve chez ses voisins une fraternelle assistance pour la culture de ses champs, et il accepte ce secours sans embarras et sans humiliation, parce qu'il sait bien qu'à son tour, quand l'occasion s'en présentera, il n'hésitera pas à rendre le même service.

Dans un parallèle encore moins suggestif, l'*Echo Pontoisien* oppose l'enfant du laboureur à l'enfant de l'ouvrier des villes. Tout cela, encore une fois, est la sagesse même ; mais il ne suffit pas malheureusement de parler un langage sage pour

persuader tout le monde, surtout les inexpérimentés et les crédules.

Les importations aux Etats-Unis des produits du Canada se sont chiffrées par 35,879,770 dollars en 1899, contre 30,837,002 dollars en 1898, tandis que les exportations des Etats de l'Union dans le Dominion tombaient de 91,742,798 dollars en 1898 à 88,284,778 dollars en 1899.

Les Japonais, comme chacun sait, se servent de mouchoirs en papier très fin. Les Chinois et les Coréens également. Ceux-ci, après en avoir fait usage, ne fût-ce qu'une fois, ont soin de jeter leur mouchoir et d'en prendre un tout neuf, ce qui est plus propre évidemment que de le remettre dans sa poche.

Un journal spécial anglais nous annonce que l'industrie des mouchoirs en papier vient de faire son apparition de l'autre côté du détroit. C'est une maison japonaise qui s'est installée à Londres, puis à Dublin, et dont le succès, quoique de fraîche date, a été tout de suite considérable auprès des dandys du West-End.

Les mouchoirs en question, fabriqués dans une manufacture d'Osaka, sont vendus sur le marché anglais au prix de 3 fr.10 (0.62c) la boîte de 100. Ils sont de couleur crème, bordés d'ornements polychromes et agréablement parfumés.

Si la mode s'en mêle, et le snobisme, attendons-nous à voir d'ici peu nos élégants remplacer la batiste par le papier de riz.

Reste à savoir, par exemple, comment nos hygiénistes, qui défendent de cracher sur les trottoirs, accueilleront cette mode de l'abandon, sur la voie publique, des mouchoirs ayant servi.
